

Zeitschrift:	Le nouveau conteur vaudois et romand
Band:	76 (1949)
Heft:	5
Artikel:	Notre enquête : l'"esprit familial"... et ses causes de désagrégation ! : à propos de "L'école et la... vie des champs !"
Autor:	Veillon, Armand / Rms.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-226855

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTRE ENQUETE



L'«esprit familial»... et ses causes de désagrégation !

A propos de "L'Ecole et la... vie des champs!"

Comme nous l'annoncions dans notre numéro de décembre, nous avons reçu l'intéressante lettre suivante d'un instituteur vaudois. Nous nous faisons un plaisir de la publier intégralement.

Les Moulins, MOB, 10 décembre 1948.

Monsieur le Rédacteur,

Le dernier numéro du *Conteur* (novembre) a publié un article non signé sous le titre suivant : *L'école et la vie des champs*. Sous prétexte de dégager quelques causes de l'exode qui vide actuellement les campagnes au profit des cités, l'auteur attaque très violemment l'école primaire vaudoise en l'accusant d'être la cause principale de cet exode.

Sans me sentir attaqué dans ma personne — je suis instituteur --- ou dans ma conception du rôle d'un maître d'école de village, ce qui reviendrait au fond à reconnaître que les questions soulevées par ces lignes sont bel et bien exactes, je ne puis m'empêcher de sourire en voyant le

peu de sérieux des arguments avancés, et en relevant les multiples et colossales erreurs qui caractérisent cette extravagante compilation.

Nous vivons certes des temps difficiles, et les paysans connaissent mieux que nous les redoutables conséquences de cet exode qui enlève à la terre les bras dont elle a besoin.

En face de problèmes si importants, chacun y va de sa petite solution personnelle, et l'on s'ingénie à déterminer les causes du mal.

Comme il se doit, l'école reçoit sa part. Elle y est du reste habituée, et, une fois de plus, elle joue le triste rôle de bouc émissaire.

Ne lisons-nous pas ces lignes, traitant des causes de l'exode cité plus haut : « Mais c'est l'école qui est le principal coupable. » Ni plus, ni moins...

Il n'est pas dans notre idée de repousser a priori toute critique de cette institution populaire et démocratique qu'est notre école primaire vaudoise. Elle n'est pas parfaite, mais s'il est bon que chacun s'y intéresse, c'est pour apporter sa pierre à l'édifice commun, et non pour la lancer sur le dos de ceux qui la conduisent.

Ceci dit, l'école ne saurait tolérer que l'on répande sur son compte des affirmations basées sur une magistrale erreur d'appréciation, comme celle que contient l'article précédent.

Je m'empresse de dire ici que je partage certaines idées avancées par l'auteur de l'article en question. Pour plus de clarté, je commencerai par les citer ici.

Je crois aussi que l'attrait de la ville, avec ses salaires, ses plaisirs et son travail moins attachant favorise cet exode. De même, je pense que l'ébranlement de la famille agricole a une action néfaste sur notre jeunesse. Je crois que le milieu familial joue le rôle le plus important, si l'on veut donner à un enfant le goût de la terre et l'y maintenir. L'école, elle, ne peut qu'utiliser et compléter ces attaches. C'est là son rôle, difficile ou aisés, selon les circonstances.

Voyons maintenant les points sur lesquels je ne puis partager l'opinion de l'auteur de notre article.

Ce dernier rend, au fond, un très grand et très respectueux hommage à l'école primaire vaudoise, en l'accusant de vider nos campagnes. C'est reconnaître implicitement l'action profonde et durable qu'elle a sur notre peuple, tout en méconnaissant totalement la nature de cette action.

Selon notre auteur : « Le jeune écolier est humilié d'être un enfant des champs. Il s'imagine que le travail de la terre est moins élevé en dignité que le travail de bureau ou de l'industrie. »

Il existe certainement des déracinés dans toutes les activités humaines, à la campagne comme ailleurs. Cette réserve faite, je crois pouvoir m'élever contre les lignes citées plus haut. Je ne puis certes pas me prévaloir d'une expérience de quarante années d'enseignement, puisque je suis dans le premier quart de ma carrière ; mais, ceci dit en toute franchise, ma connaissance des goûts et des aspirations de la jeunesse de mon village m'autorise à m'opposer à une affirmation si catégorique. Je suis en mesure de certifier ici que mes élèves, garçons et filles, sont fiers d'être des gens de la terre. Tous travaillent et ont déjà conscience de leur responsabilité dans l'exploitation paternelle. Je dois même lutter, au nom de l'entente entre citadins et campagnards, contre un sentiment de mépris vis-à-vis de leurs camarades de la ville qui, du moins le croient-ils à tort, ne connaissent pas le travail.

Il paraît, à lire notre auteur, que : « l'enseignement est trop intellectuel, trop étranger à l'enfant. — L'école développe, peut-être (merci), l'intelligence, la raison, le jugement, le bon sens, la volonté ; elle rompt sûrement les liens qui attachent l'enfant au sol natal... etc. »

Peut-être notre auteur en veut-il à l'école de chercher à développer des intelligences ?

Préférera-t-il des paysans incultes, incapables de saisir une idée générale, d'exprimer avec clarté ce qu'ils sentent et désirent ? Est-il faux de donner à de futurs syndics, à de futurs députés, des armes pour remplir leur tâche. Devrions-nous enfermer le paysan dans la cour de sa ferme, lui laisser ignorer qu'il est une cellule d'un organisme plus grand, et qu'à côté de lui ses semblables vivent et travaillent ? Evidemment, moins l'homme réfléchit, plus il se laisse entraîner par des mots d'ordre, qui ont sur lui l'effet d'évangiles. C'est peut-être plus simple, mais on sait où cela mène !

Toujours selon notre auteur : « L'école méconnaît la qualité intime de l'ecolier, son origine, son milieu, son atavisme, son avenir ; c'est un désastre pour la vie agricole. »

Un simple conseil : Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer dans une petite école de village, ce que vous n'avez probablement jamais fait, et écoutez la maîtresse donner sa leçon de géographie locale, parler du hameau, du village, ce cadre familial à l'enfant de huit ans... Et si vous n'en avez pas le temps, procurez-vous un exemplaire du plan d'étude des écoles primaires vaudoises et prenez la peine de le lire. Vous y trouverez tout ce que vous auriez dû savoir pour écrire votre article.

Notre auteur, toujours lui, parle de ces vieux maîtres d'autrefois avec un attendrissement qui n'a d'égal que la ferveur avec laquelle il cherche parmi les jeunes de vrais amis de la terre. Qu'il se rassure, ces jeunes maîtres existent et luttent pour apporter à la jeunesse campagnarde le message que l'école lui réserve.

Je ne le suis plus du tout du reste, lorsqu'après avoir chanté les louanges de l'école d'autrefois, si parfaite semble-t-il à le lire, il proclame que l'école doit évoluer, se perfectionner, se modifier. De grâce, je vous en prie, ne choisissez pas des arguments opposés, car en français, cela s'appelle se contredire.

Du reste, puisque l'enseignement des écoles de campagne est défectueux, je lui serais très reconnaissant d'apporter des faits à l'appui de ses dires. Le corps enseignant primaire vaudois ne passe pas pour être adversaire de ce qui peut rendre sa tâche plus utile ou plus agréable.

Notre auteur pense enfin qu'il faut donner au petit agriculteur une haute idée de la valeur de la charrue. Je sais de source certaine que nombre d'entre eux préféreraient une diminution du taux hypothécaire.

En vous priant de bien vouloir accorder à mes lignes l'hospitalité de vos colonnes, je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, mes salutations distinguées.

Armand Veillon.

Sainte colère d'un régent qui, lui, aime son village, à n'en pas douter... Bravo !

Ce n'est pas sans malice, je l'avoue, que j'ai publié l'article intitulé : « L'Ecole et la vie des champs » et je remercie M. A. Veillon d'avoir pris sa plus belle plume pour exprimer sa manière de penser.

Du choc, même violent des idées, peut jaillir la lumière.

Certes, l'exode campagnard vers les villes industrielles est un problème qui mérite une étude approfondie et le jeu d'un seul facteur ne suffit pas à l'expliquer.

Il n'en reste pas moins que si les questions économiques ont joué parfois un rôle de premier plan, un certain « état d'esprit », une certaine « mentalité » de l'ordre psychique, partant scolaire et familial tout à la fois, ne sont pas étrangers à cet exode...

C'est avant tout cela que l'article publié par le Nouveau Conte de novembre a voulu relever... avec, peut-être, une périlleuse tendance à généraliser.

Il n'est d'ailleurs pas que tel ou tel instituteur qui soit trop axé vers la ville de nos jour encore, mais des médecins, voire des pasteurs, pour lesquels le village n'est qu'un pis-aller, un « en cas »...

Signe des temps... que l'on se doit de conjurer dans une humaine mesure... et il nous est agréable, à ce propos, de signaler qu'en haut lieu, des chefs conscients de leurs responsabilités font de louables efforts depuis quelques années pour garder à la terre ceux qui la méritent...